L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 19 FEVRIER 1893.

LA VIEILLE LETTRE.

I

La lumière de midi, ambrée par un ciel tendu de claire nuées, volontairement les flancs de la vallée, quand nous aperçûmes Arc en-Barrois, traversé par l'Anjou et resserré entre deux coteaux boisés. La petite ville paraît toute ramassée dans ce creux de vallée, avec ses maisons bourgeoises semées au hasard d'un alignement fantaisiste. Les tuiles ardoisés du château du prince de Joinville, tranchant sur de beaux arbres, donnent à Arc une physionomie avenante et hospitalière. Le clocher gris, voisin du château dont les jardins l'entourent, fait penser à une église anglaise avec la "rectory" confortable, à deux pas.

—Je vais, dit Tristan, te mener ches deux excellentes dames qui m'ont logé jadis et qui nous recevront à bras ouverts.

J'eus beau réclamer et insister en faveur de l'auberge, où nous serions plus libres, Tristan n'en voulut pas démordre.

—Tu verras, répétait-il, ce sont deux cœurs d'or, et quelle bonne surprise nous allons leur faire!

Nous nous acheminâmes donc vers une maison basse, située non loin du château. Assez inquiet de cette intrusion peu cérémonieuse, je restais en arrière, laissant à Tristan toute la responsabilité de son indiscrète démarche. La porte à peine ouverte, nous fûmes reçus par une dame d'une cinquantaine d'années, à la taille courte et rondelette, au visage coloré. Ses yeux vifs et intelligents, son nez retroussé, surmontant deux grosses lèvres pleines de bonté, ses cheveux gris relevés à la chinoise sur un front bombé me rappelèrent un portrait de Mme de Graffigny, l'auteur des *Lettres péruviennes*. Le corridor était sombre, et elle eut un moment d'hésitation avant de reconnaître mon ami; tout à coup, frappant ses mains l'une contre l'autre:

—Bonté divine, monsieur Tristan! s'écria-t-elle.

Il lui saisit les bras en riant et lui posa deux gros baisers sur les joues.

—Maman! continua-t-elle d'une voix joyeuse, en se penchant vers une porte entre-baillée, viens donc voir: c'est M. Tristan!

Un cri répondit au s'en, et une petite vieille octogénaire, aux yeux couleur de noisette, pleins de finesse et de vie, à la taille un peu courbée, mais à l'allure encore preste et accorte, accourut en joignant les mains.....Nouvelle embrassade, et Tristan me présenta.

—Croilles-vous, lui dit-il, que mon ami voulait descendre à l'auberge?

—Par exemple! répliqua la plus jeune, je ne vous l'aurais jamais pardonné!..... Entrez vite dans la salle. Vous devez avoir grand' faim, et vous allez déjeuner.

Je les suivis dans la chambre, où un gai rayon de soleil pénétra en même temps que nous. C'était une antique pièce, servant à la fois de salon et de salle à manger, meublée de vénérables meubles d'autrefois et ornée de portraits de famille accrochés aux boiseries. Des pots de chrysanthèmes et de fuchsias jetaient leur note de jeunesse parmi ces vieilles choses, sans en détruire l'harmonieuse quiétude. A peine étions-nous assis que les exclamations cordiales recommencèrent.

—Vous n'avez point changé, disaient à l'envi les deux dames en examinant la figure candide et les grandes jambes guêtrées de Tristan.

—Ni vous non plus, je vous jure.

—Aimez vous toujours la crème et les œufs? demandait la fille.

—Si nous leur faisions une galette? insinuait la vieille dame.

—Non, mère, cela prendrait trop de temps, et il doit avoir faim.

Et elles se pressaient dans la cuisine, rallumant le feu, battant les œufs, dressant la table, tandis que Tristan, enfoncé dans un fauteuil, les jambes étendues, me lançait un regard à la fois ému et triomphant, qui voulait dire:

—Hein! t'avais-je trompé?

Oh! le bon déjeuner intime, sur cette petite table recouverte d'une nappe blanche à liseaux rouges, à côté des fuchsias, dont les fleurs tombantes caressaient nos têtes en guise de bienvenue! Les œufs frais, savoureux, la crème épaisse et onctueuse, et le bon café odorant, servi dans des tasses de vieille faïence par ces deux excellentes femmes qui s'agitaient autour de nous avec de franches paroles parlant du cœur! Tristan avait été leur fils pendant deux ans, et elles lui étaient reconnaissantes de s'être laissé choyer, gâter par elles.

La mère était veuve depuis longtemps. Sa longue vie avait été traversée de rudes épreuves douloureusement supportées et discrètement ensevelies. Rien n'en apparaissait à la surface. La vieillesse avec ses couches de neige avait tout recouvert et assoupi.

La fille était restée fille: trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude.

Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux sourdes souffrances de leur résolution volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules à leur maison muette, et il leur a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et mûré: elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, le devoir et l'honneur étaient là; autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloureuse lutte intime! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur maison mère; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là sont admirables; elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève soulevé rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés.

La fille de notre hôtesse était un de ces arbres généreux, et on le sentait bien. L'âge et la résignation pieuse avaient adouci ce que le tempérament avait eu de trop âpre dans sa verte saison. Le voix était douce dans son énergie, le geste était à la fois brusque et bienveillant, l'œil avait une vivacité sympathique qui rajeunissait et mettait à l'aise.

II

—Quand nous sommes-nous déjeuné?

—Là, dit-elle à Tristan, maintenant vous avez compos jusqu'au soir. Prenez mes bien votre ami dans nos bois, mais ne manquez pas de rentrer à sept heures. Vous savez qu'il ne faut pas déranger les habitudes de maman.

Et la bonne vieille octogénaire protestait déjà, en s'écriant:

—Oh! pour une fois!.....

Mais Tristan lui coupa la parole en promettant d'être exact, et nous partîmes.

Le chemin de la forêt d'Arc grimpe en zig-zag sur une hauteur qu'on nomme "le Calvaire" et où se trouve le chenil du château. Une longue allée de hêtres part du chenil et s'enfonce dans les bois en suivant la crête de la vallée. Ce long promenoir, à demi plongé dans une verte obscurité propice aux rêveries vagabondes, a été, sans doute pour cette raison, surnommé par les habitants "*l'Allée des Soupirs*".

Après une bonne heure de marche, nous descendîmes vers la lisière qui domine la vallée de l'Anse. Le soleil déclinant dardait ses rayons obliques sur les bois et les prairies. Dans le calme du soir, nous distinguions le murmure frais de la cascade d'Etufs; nous aperçûmes dans une brume d'or Dancevoir, célèbre par la beauté de ses filles:

Qui vent belles filles voir,
Faut venir à Dancevoir;

Aubépierre, où sont les ruines de l'abbaye de Longuay et où est né le botaniste Bulliard; Etufs, abrité sous les grands arbres de son ravin ruisselant de cascatelles aux eaux pétrifiantes; Rouvrve, dont les tourelles étaient empourprées au soleil.

Le crépuscule tombait; nous reprîmes lentement le chemin d'Arc.

Un bon souper nous attendait chez nos hôtesses, dans la salle gaîment éclairée. Un perdreau rôti à point et bourré de truffes bourguignonnes exhalait un fumet affriolant et sur la nappe blanche un buisson d'écrevisses de l'Anjou jetait sa note cramoisie. Et puis, les deux excellentes femmes paraissaient si joyeuses de notre joie, si heureuses d'avoir à choyer deux grands enfants dans leur logis, où les éclats de rire résonnaient si rarement!

Les portraits d'ancêtres en semblaient eux-mêmes tout réjouis. L'un d'eux surtout me souriait d'une façon charmante, chaque fois que je soulevais mon verre plein de vieux bourgogne. C'était un joli pastel aux tons un peu effacés, un portrait de jeune fille de dix-huit ans, vêtue à la mode des dernières années du règne de Louis XVI. Son corsage bleu pâle, à demi échancré et orné d'un bouton de rose, laissait voir un cou blanc doux, et les lignes délicates étaient coupées par un ruban de velours noué en guise de collier; les lèvres souriaient légèrement; les yeux, naïfs et un peu étonnés, souriaient aussi; dans les cheveux crêpés, sans poudre, une rose s'épanouissait.

Comme mes regards se reportaient incessamment vers cette jeune figure, la vieille dame me dit:

—C'était une sœur de ma mère; elle était fiancée à l'un de ses cousins, lieutenant dans l'armée de la Moselle, qui mourut d'une mauvaise fièvre à Thionville.

—Il l'aimait bien! reprit sa fille avec un soupir; nous avons là haut une lettre de lui qui me fait toujours venir les larmes aux yeux quand je la relis.

—Voulez-vous nous la lisoner vous? demanda Tristan.

—Oh! je ne dois pas vous en ennuyer.....

III

Quand après souper, nous fûmes sur le point de monter dans notre chambre, elle tira du petit secrétaire un petit portefeuille de satin mauve fané qu'elle remit à Tristan et que celui ci s'empressa de visiter dès que nous fûmes seuls.

—Faites-moi du feu, dit-il, je l'ai mal reçu; mais ce n'est pas le moment de s'amuser en faisant du sentiment; ce soir ai nous sommes encore vivants tous deux, je l'embrasserai pour sa mère et pour moi!

Un coup de clairon retentit: on sonnait le réveil et lentement les troupes s'allguèrent.

Derrière la brigade se trouvait un bouquet de bois où s'était établie l'ambulance; les régiments se placèrent en ordre de bataille, de façon à offrir le moins de profondeur possible aux canons, et on attendit.

Maintenant, il faisait grand jour. On aperçevait les lignes sombres de l'infanterie qui manœuvrait pour prendre ses positions. Aux rayons obliques de soleil, les baïonnettes étincelaient. Plus loin, les casques d'une division de cavalerie reluisaient; on voyait les éclairs des sabres.

La voix du canon se fit entendre, et un obus passa en sifflant au dessus des têtes; puis un autre tomba à quelques centaines de mètres en avant. L'artillerie ennemie régiait son tir et ses premiers coups isolés servaient à fixer la distance. Peu à peu, les projectiles arrivèrent avec plus de précision; l'un d'eux frôla un milieu des rangs français; trois hommes tombèrent, et la terre but son premier sang.

Immobile sur son cheval qui dressait les oreilles, le général interrogeait l'horizon avec sa lorgnette, attendant le signal cette voyait se lancer en avant. Sa haute silhouette se détachait au milieu de la vaste plaine. Il paraissait si calme, si confiant, que les petits soldats étaient rasonfortés en le regardant; tous avaient les yeux fixés sur lui, car ils sentaient instinctivement que leurs existences se trouvaient liées, non moins intimement, par un lien mystérieux, à celle de leur chef.

Au bruit fait par l'obus tombant au milieu de ses troupes, le général avait tourné la tête.

—Allez dire aux colonels, cria-t-il à un aide-de-camp, de faire coucher leurs hommes par terre; ils seront moins exposés aux boulets.

L'officier partit au galop pour faire exécuter cet ordre.

II

Le courage dans l'immobilité est le plus rare de tous!

Lorsqu'on se lance en avant, emporté par l'ivresse de la bataille, on n'aperçoit plus le fantôme de la mort qui plane au dessus des armées en présence; la course furieuse vers l'ennemi supprime cette passion de vivre qui grandit dans le cœur humain, à mesure que le danger augmente; au repos, au contraire, voyant autour de soi des blessés, l'énergie défaillit; on frémit, en entendant siffler les balles et il faut déployer toute sa force d'âme pour attendre sans bouger l'inconnu redoutable d'un avenir qui n'a peut-être plus qu'une durée de quelques secondes.

Au commandement, les soldats se couchèrent en se tapissant presque dans les sillons laissés par la charrue; ils se faisaient petits, soulevant à peine la tête pour tâcher de voir au loin.

Ceux d'entre eux qui appartenaient à des familles de cultivateurs trouvaient une sorte d'apaisement en sentant de près l'acre odeur de la terre fraîchement remuée; ils se revoyaient labourant leurs champs, et leur pensée attendrie retournait à l'humble village qu'ils avaient quitté sans savoir s'ils le reverraient jamais.

Les officiers étaient restés debout, voulant donner à leurs hommes l'exemple de leur attitude calme; devant chaque compagnie, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant se promenaient d'un pas lent à mais ferme.

Parfois, ils s'arrêtaient et, de la pointe de leurs sabres, il faisaient courir au loin quelques pierres; ils étaient graves et dignes, se sentant regardés, pénétrés de leurs devoirs militaire, ayant le cœur haut, et fiers de risquer leur existence pour la France.

Le général épiait toujours le signal qu'il attendait pour lancer la brigade en avant.

Avec sa longue-vue, il suivait les péripéties du combat qui se livrait dans une petite ferme située à peu de distance.

Une colonne d'ennemi, tout d'abord, s'efforçait d'enlever à l'ennemi cette maison qui était défendue avec la fureur du désespoir. Des grappes d'hommes, montés sur des échelles voulaient escalader un mur qui avait été crénelé et qui, par ses embrasures, vomissait la mitraille. C'est à cette conquête, en effet, que sur ce point se résumait l'arrêt de la fortune. Tant de luttes diplomatiques avaient eu la guerre, tant de préparatifs militaires, tant de travaux de soldats et de canons, tant d'efforts intellectuels se mettant abouissaient à cette question: un mur sera-t-il franchi ou ne le sera-t-il pas?

L'humble maçon dont la main inconsciente avait bâti cette clôture d'une ferme ne se doutait guère que sur son ouvrage volgaire tiendrait une place dans l'histoire de deux peuples et que sa truelle d'ouvrier était un des instruments servant à fixer les destinées du monde!.....

Tout à coup, le général fit un geste! il venait de distinguer le signal convenu.

—Debout! cria-t-il.

Et les troupes se dressèrent, les deux régiments qui se dressèrent à l'appel de sa voix.

Enfin! on allait faire parler la poudre!

Les soldats s'excitaient à cette idée; ils avaient hâte de prendre le pas de charge.

III

Le général Mauricier jeta les yeux vers le point où il savait qu'était son fils, pour s'assurer qu'il n'était point blessé.

Il l'aperçut, tenant son épée, l'air radieux, sauvant les espérances de la gloire.—Il fut orgueilleux de cet enfant qui portait avec lui, il savait, le sang légitime héritier de ses épaulettes.

Avec cette rapidité de la pensée qui revoit en une seconde tout le passé défilant devant elle, le général revécut en jeunesse, il retrouva le cortège riant des années de son printemps, distingua dans la brume de ses souvenirs, le berceau de ce fils si aimé, et il sentit une bouffée chaude de tendresse infinie.

Sa bouche s'ouvrait pour commander: "En avant!", lorsque ses yeux dirigés sur le sous-lieutenant demeurèrent fixes d'horreur.

Un boulet de canon venait de fracasser les deux jambes du jeune officier, qui tomba mourant sans pousser un cri.

Muet, le général assistait à cet horrible spectacle; il voyait mourir son fils sans pouvoir même se précipiter pour l'embrasser encore une fois, car six mille hommes demandaient à la fierté de sa contenance leur propre valeur.

Des larmes roulèrent sur les joues du vieux soldat, seule marque de faiblesse imposée par la faiblesse du père au stoïcisme du chef.

Deux infirmiers s'étaient précipités pour emporter le mourant; le père contemplait sans bouger le lugubre spectacle.

Lorsque le funèbre cortège passa près de lui, le général se découvrit devant le sous lieutenant; puis, d'un accent terrible, qui n'avait rien d'humain:

—Faites présenter les armes! cria-t-il.

—Présentez armes! répétèrent les colonels.

Et la brigade entière rendit au jeune officier expirant le suprême honneur dû à son grade.

Celui qui allait mourir pour sa patrie reçut d'elle le plus noble adieu! salut.

Alors, se redressant sur ses étriers, vive de douleur et de sang, le général pousse comme une sorte de rugissement, le cri de:

—En avant!.... à la baïonnette!

Et la brigade enthousiasmée se lança vers l'ennemi.

FÉLICIEN NACLA.

La science des pipelets

—Eh bien! m'ame Pochet, votre gemine, ha s'débrouille! Dame avec ces cours qu'on leur fait suivre le soir.

—M'en parles pas; ha vient d'entrer dans les mathématiques alimentaires!

Un mot mélancolique de M. Bethaut, ancien ministre des travaux publics, à qui on détons à Mazas:

—Voyez vous, rien ne m'ôtera de l'idée que c'est Clémenceau qui nous a porté malheur.

—!!!

—Quand il a parlé du *bloc!*

Un Ami

Désire mentionner par l'entremise du journal le *Register* des résultats bienfaisants qu'il a reçus de l'usage régulier des **Pilules d'Ayer.** Il dit: Je me sentais malade et fatigué et mon estomac semblait être en désordre. J'essayai plusieurs remèdes, mais aucun ne paraissait me donner du soulagement jusqu'à ce que fusse persuadé d'essayer ce vieux remède digne de confiance, les Pilules d'Ayer. J'en ai pris seulement une boîte, mais je me sens comme un homme nouveau. Je pense qu'elles sont les plus agreables et les plus faciles à prendre que n'importe quel dont j'ai fait usage, étant si élégamment recouvertes de sucre que même un enfant les prendrait avec plaisir. J'adjure tous ceux, qui ont

Besoin

d'un laxatif, d'essayer les **Pilules d'Ayer.**"
—Boothbay (Me.) *Register.*

—Tais-toi! interrompit Tristan en me mettant la main sur le bras, ne plaisantons pas.... Je me sens tout nerveux, et j'ai une peur enfantine de le voir partir là, devant nous, avec son uniforme de drap blanc estimé 125 francs.... Allons nous coucher!

ANDRÉ THEURIET.

"Présentez Armes!"

I

La nuit allait finir, et une faible lueur à l'Est annonçait l'approche du jour. Dans le camp, on commençait à se réveiller, mais le réveil était silencieux, car on savait que la bataille serait chaude et chaque homme se demandait s'il n'allait pas voir son dernier lever de soleil. L'heure qui précède un combat sanglant est toujours grave; à cet instant, il n'y a plus ni vieillards, ni jeunes gens; tous les hommes ont le même âge et se sentent aussi voisins de la mort; avant l'ivresse de la poudre ils se recueillent.

Les deux régiments qui constituaient la brigade du général Mauricier formaient l'extrême gauche de l'armée. Ils avaient marché la veille jusqu'à minuit, effectuant un long mouvement tournant pour tomber sur le flanc de l'ennemi à un moment donné. Les soldats étaient fatigués, mais pleins d'ardeur; ils avaient compris le rôle décisif qu'ils devaient jouer pour assurer la victoire.

Le temps était beau et doux.

Le général avait dormi une heure à peine. Il était assis sur une chaise de paille, chauffant ses grandes bottes poudreuses à un feu de bivouac. Ses aides-de-camp s'empressaient autour de lui. On sellait les chevaux.

Une journée historique, glorieuse pour la France allait se son aurore.

A cet instant, un jeune sous-lieutenant presque imberbe, élève de l'Ecole de Saint-Cyr depuis peu de jours, sortit de l'obscurité et apparut dans la lumière du feu de bivouac.

—C'est toi, Jean! dit le général.

Et il tendit une main affectueuse à son fils.

—Que veux-tu?

—Mon père vous embrasser avant qu'on ait pris les armes!

—Ce n'est pas la peine, mon garçon! répondit le général d'un ton bourru qui cachait mal une nuance d'émotion. Aujourd'hui, je ne suis pas ton père, mais ton général. Je n'ai ancun ordre à te donner: va rejoindre ton régiment.

Le jeune officier rougit légèrement, fit le salut militaire et disparut; son père le suivit d'un regard tendre pendant quelques secondes; puis, se tournant vers son chef d'état-major, on vieux commandant à la moustache grise:

—Eh! mon petit! fit il, je l'ai mal reçu; mais ce n'est pas le moment de s'amuser en faisant du sentiment; ce soir ai nous sommes encore vivants tous deux, je l'embrasserai pour sa mère et pour moi!

Un coup de clairon retentit: on sonnait le réveil et lentement les troupes s'allguèrent.

Derrière la brigade se trouvait un bouquet de bois où s'était établie l'ambulance; les régiments se placèrent en ordre de bataille, de façon à offrir le moins de profondeur possible aux canons, et on attendit.

Maintenant, il faisait grand jour. On aperçevait les lignes sombres de l'infanterie qui manœuvrait pour prendre ses positions. Aux rayons obliques de soleil, les baïonnettes étincelaient. Plus loin, les casques d'une division de cavalerie reluisaient; on voyait les éclairs des sabres.

La voix du canon se fit entendre, et un obus passa en sifflant au dessus des têtes; puis un autre tomba à quelques centaines de mètres en avant. L'artillerie ennemie régiait son tir et ses premiers coups isolés servaient à fixer la distance. Peu à peu, les projectiles arrivèrent avec plus de précision; l'un d'eux frôla un milieu des rangs français; trois hommes tombèrent, et la terre but son premier sang.

Immobile sur son cheval qui dressait les oreilles, le général interrogeait l'horizon avec sa lorgnette, attendant le signal cette voyait se lancer en avant. Sa haute silhouette se détachait au milieu de la vaste plaine. Il paraissait si calme, si confiant, que les petits soldats étaient rasonfortés en le regardant; tous avaient les yeux fixés sur lui, car ils sentaient instinctivement que leurs existences se trouvaient liées, non moins intimement, par un lien mystérieux, à celle de leur chef.

Au bruit fait par l'obus tombant au milieu de ses troupes, le général avait tourné la tête.

—Allez dire aux colonels, cria-t-il à un aide-de-camp, de faire coucher leurs hommes par terre; ils seront moins exposés aux boulets.

L'officier partit au galop pour faire exécuter cet ordre.

II

Le courage dans l'immobilité est le plus rare de tous!

Lorsqu'on se lance en avant, emporté par l'ivresse de la bataille, on n'aperçoit plus le fantôme de la mort qui plane au dessus des armées en présence; la course furieuse vers l'ennemi supprime cette passion de vivre qui grandit dans le cœur humain, à mesure que le danger augmente; au repos, au contraire, voyant autour de soi des blessés, l'énergie défaillit; on frémit, en entendant siffler les balles et il faut déployer toute sa force d'âme pour attendre sans bouger l'inconnu redoutable d'un avenir qui n'a peut-être plus qu'une durée de quelques secondes.

Au commandement, les soldats se couchèrent en se tapissant presque dans les sillons laissés par la charrue; ils se faisaient petits, soulevant à peine la tête pour tâcher de voir au loin.

Ceux d'entre eux qui appartenaient à des familles de cultivateurs trouvaient une sorte d'apaisement en sentant de près l'acre odeur de la terre fraîchement remuée; ils se revoyaient labourant leurs champs, et leur pensée attendrie retournait à l'humble village qu'ils avaient quitté sans savoir s'ils le reverraient jamais.

Les officiers étaient restés debout, voulant donner à leurs hommes l'exemple de leur attitude calme; devant chaque compagnie, le capitaine, le lieutenant et

Pilules d'Ayer,

et je commençai à en faire usage, et bientôt je remarquai une amélioration. Encouragé par ceci, je continuai, jusqu'à ce que j'en eusse pris deux boîtes, quand les plaies disparurent, et je n'ai jamais été depuis tourmenté par elles."—H. Chipman, Agent de propriétés immobilières, Roanoke, Va.

"J'ai souffert pendant des années de désordres de l'estomac et des reins, me causant des peines très douloureuses dans différentes parties du corps. Aucun des remèdes essayés par moi ne m'a donné aucun soulagement jusqu'à ce que commençai à prendre des **Pilules d'Ayer,** et je fus guéri." Wm. Goddard, Notaire Public, Five Lakes, Mich.

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 19 février 1893.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici et ce soir	$1,923,498 00	$162,580 00
Même temps la semaine dernière	3,080,135 00	441,574 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE.—Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20 francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70, or léger américain. 97@97½c.; argent mutilé américain 72@75 par oz; dollars mexicains, 63@65; sols péruviens, 59@60; pesos chilliens, 59@60; argent anglais, par £, $4 80@4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 18¾@19¾.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans.—La demande continue bonne, le montant est considérable et les taux faciles.

Papier exceptionnel	7@8
de 31	—@8
Prêts sur garanties collatérales	5@6
Time de	6@7
Papier hypothécaire	—@8

New-York—Taux de l'argent 3 0[0.
Londres.—Taux de la Banque d'Angleterre 2 0[0; consols 98 9[16 ex int. pour l'argent, 98¾ ex int pour l'accompte de janvier; U. S. 4's 112.
Paris—Rente—98.70
Argent en lingots (par ex fin) — Londres 38¾; New York 34 à 34¼; Nile-Orléans 33¾.

CHANGE.

REISCHMARKS—95 3[16.
Le STERLING est facile.
Commercial (60 jours)..... 485@486¼
Traites de banques (60 jours).... 487¾
Les FRANCS sont fermes.
France de commerce (60 jours)....5 18¾
Traites de banques (60 jours)....5.15¾
Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est calme.
Traites de commerce 75c. de prime.
Traites de banques pour collection $1 50 de prime.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Avant l'appel de 10 A. M.

10 actions du Carrollton RR Co..... 146
10 actions du Carrollton RR Co..... 146

Après de 10 A. M.

10 actions Carrollton RR Co..... 146
10 actions du Carrollton RR Co..... 145½
Entre 10 et 12 M. et de 12 à 1 P. M.
10 actions N O Brewing Assoc..... 106¾
18 actions du Sugar Shed Co..... 27

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur par	Offre demande de
American National	100	....
Bank of Commerce	10	16½ 17
Canal & Banking Co	100	....
Citizens'	100	91½ 98
N. O. Co-operative B'k'g Ass	25	18 20
Germania National	100	 220
Germania Savings	100	....
Hibernia National	100	237 250
Louisiana National	100	....
Metropolitan	100	 190
Mutual National	100	 115
N. O. National	100	....
People's	50	105 110
Southern National	100	114½ 117
State National	100	....
Tradesm'n	70	....
Union National	100	131 136
Whitney National	100	350 380
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins	100	 58
Firemen's Ins	50	10 ....
German Ins. Co	100	....
Hibernia Ins	100	....
Home Ins	100	....
Lafayette	50	72½ ....
Merchants Mutual	100	30 40
Mechanics' and Traders	100	107½ 115
New Orleans Ins. Ass	20	14 ....
Sun Mutual Ins	100	....
Southern Ins. Co	100	89 ....
Teutonia	100	120 130
Obligations de for urbaine.		
Carrollton	100	145 ....
Crescent City	100	102½ 105
Canal and Claiborne	40	40 50
New Orleans City	100	136½ 141
Orleans RR	50	68 73
St-Charles Street	50	96½ 99
Privilege on Carrollton RR	10	....
Actions diverses.		
C. C. Slaughterhouse	50	46½ 47½
Imp. Bended Warehouse	100	....
Jefferson City Gas Light Co	100	....
Consumers' Ice Co	100	50 ....
Louisiana Ice Man. Co	50	....
Metairie Cem'y Ass	100	....
N. O. Gas Light Co	100	110½ 111½
N. O. Waterworks Co	100	 120
N. O. Brewing Ass	100	106½ 107½
Jackson Brewing Co	100	99 103
N. O. Cold Storage Co	100	....
French Opera Association	250	....
Sugar Shed Co	100	25 ....
Louisiana Electric Light Co	100	....
Standard Guano & Chem. Co	100	....
St. Martin Oil Works	100	....
S. and Fibres Ex. Co of Chicago	10	2½ ....
Cerney Club	100	....
Cotton Seed	....	....
M. L. & R. Ass	....	....
Edison Elec. Illuminating Co	....	....
Takonina Fertilizer Co	....	....
Rosetta Gravel	100	....
Varia. Theatre	....	 20
Graham P. S. Co	10	....
Cherokee Iron Man'g Co	....	....
C. C. Furniture Co	....	....
Independent Oil Works	....	....
Peirson Insurance	....	....
Jackson Coal & Coke Co	....	....
Louisiana Furniture Co	....	....
Southern Athletic Club	....	....
Young Men's Ath Club	....	....
N. O. & North Shore RR	....	....
Independ. Cotton Oil Bonds	....	....
Amer. Cott. Oil Deb	....	....
Washington Ice Co 1st bonds	....	....
Algiers Brew. Ass 1st Mort. Bond (6 0[0)	....	....
Bonds.		
Constitutional Bds	....	....
Old Louisiana 4's	....	....
New Levees	95	95½ ....
Atchafalaya Levee Bds	90	95 ....
5th District Levee Bds	90	95 ....
Pontchartrain Lev Bonds 10 yrs	95	97½ ....
Pontchartrain Lev Bo ds 15 yrs	95	97½ ....
Pontchartrain Lev Bonds 0 yrs	95	97 ....
Red River Lev 1st & R. R Bds	90	95 ....
Texas Bonds	95	105 ....
Lake Borgne Lev. Bd	91	....
Bonds Lev. Bds	95	98 ....
Lafourche Lev Bds	95½	100 ....
Carrollton 2nds 12 yrs	109½	114 ....
Carrollton 12 yrs	109½	114 ....
Carrollton 14 yrs	110½	114 ....
Jackson Brewery 1st Mort. Bds	100	....
Muet, 10 years	101½	102½ ....
Premium	101½	107 ....
Premium drawn numbe	500	....
Privileges and Premiums	....	....
Extended Consol	104½	104¾ ....
Extended 6's, Consol. Crescents	104	104½ ....
Extended 6's, Consol	101½	....
Extended 6's, R. R	....	....
Extended 6's, Waterworks	....	....
Extended 6's, Park	....	....
City 6 per cent certificates	....	....
Consolidated coupons	....	....
City 5's	101	....
City 7's, old	....	....
City 7's, new	....	....
City 7's, Park	....	....
Houston Funding	....	....
Houston Reg. Coup	....	....
Bons divers.		
United States 6's	....	 112
Cotton Exchange Stock	....	....
Board of Trade Stock	....	....
Mutual Exchange Stock	....	....
Mech., Dealers Mark. Bd	....	....
Sugar Exchange	....	....
Canal and Club, 3d, R. R. mort	....	....
C. St. L. & N. O. R. E. Co	....	....
Morgan's L. and T. R. R. 7	....	120½ ....
Morgan's L. and T. R. R. 6	....	116½ 120
New Orleans Gas bonds	....	....
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort	....	....
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort	....	....
St-Charles Hotel Co. mort	....	....
Crescent City RR. 1st	....	....
Crescent City RR. new	....	....
N. O. City Railroad Co. mortg	....	....
St-Charles St. RR. Co. mort	....	....
Magnolia RR. Co. mort	....	....
Carrollton RR. Co. mort. (1893)	....	....
Carrollton RR. Co. mort. (1906)	....	....
N. O. Waterworks Co. 1st mort	....	....
N. O. Brewing Association bonds	....	106½ ....
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort	....	....
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort	....	....
Louisiana Ice Man. Co. Int	....	....
La. Elect. Light Co. 1st mort	....	....
La. Elect. Light Co. 2d mort	....	....
Cherokee Iron. Man'g Co. 1st mort	....	....
Elyton Land Company bonds	....	....
Edison Bonds	....	....
Levee S. Cotton Press mort	....	....
Cotton Exchange 1st mort	....	....
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1884	....	....
State Warrants, ordinary, 1885	....	....
State Warrants, ordinary, 1886	....	....
State Warrants, ordinary, 1887	....	....
State Warrants, ordinary, 1888	....	....
Police certificates	....	....
School certificates	....	....
City scrip, old	....	....
City scrip, new	....	....
Jan. int. cert. on State consols	....	....
Certificats émis en vertu de l'acte		

92 de 1880	....	....
Unpaid State coupons No 12	15½	....
Unpaid State coup. prior to No 12	24	30
State school warrants	....	....

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Cotton Exchange a reçu aujourd'hui des cotons de 1,700 balles et 1,100 à arriver.

Le marché est ferme.

Les cotons taches sont de ⅛ à ⅜c. plus bas que les cotes.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	7⅞ nom	7 5[16 nom
Ordinary	7⅞ "	7 13[16 "
Good Ordinary	8⅞ "	8 5[16 "
Low Middling	8⅞ "	8 11[16 "
Middling	9	9 1[16 nom
Good Middling	9⅜	9 5[16 "
Middling Fair	9⅞	9 13[16 "
Fair	11 nom	10 15[16 nom

FUTURS

Stables

Jan tier —à —; février 8.87 à Bid; mars 8.87 à 8.88, avril 8 94 à 8.95; mai 9.00 à 9.01; juin 9.06 à 9.07; juillet 9.11 à 9.12; août 9.11 à 9.12; septembre 8.90 à Bid; octobre 8 80 à Bid; novembre —à —; décembre —à —.

Les ventes ont été de 76,400 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 9 15[16, à Mobile 8 11[16, à Savannah 9 13[16, à Charleston à 9, à Wilmington 9 nom, à Norfolk 8⅞ à Baltimore